

Contenu - Relation, Digital - Analogique : des distinctions capitales

Gérard Pirotton

Merci de citer la signature et les références : < <https://gerardpirotton.be> >

Note : Le texte que voici est extrait d'un syllabus relatif à un cours introduisant à l'approche pragmatique de la communication, dans le cadre d'une formation de spécialisation : « Approche systémique et travail social »

Ces notes se proposent le quadruple objectif suivant :

1. présenter deux paires de concepts dans leur définition « orthodoxe », du point de vue de l'approche pragmatique de la communication, selon l'École dite de Palo Alto ;
2. rapporter ces concepts à leur origine, au projet de connaissance qu'ils étaient censés servir ;
3. rapprocher ces concepts d'autres distinctions auxquelles elles peuvent être apparentées ;
4. discuter ces concepts, les relativiser, afin de guider un usage nuancé pour la compréhension de situations de communication, dans une perspective interactionnelle.

Notons encore que les références mentionnées ici n'ont d'autres intentions que de permettre à celles et ceux qui

souhaiteraient approfondir ces questions de pouvoir le faire, *via* des lectures complémentaires.

1. CONTENU - RELATION

Parmi les concepts incontournables qui permettent de « penser la communication », la distinction « Contenu / Relation » occupe manifestement une place de choix. Après avoir examiné l'origine de la distinction et ce dont elle est censée rendre compte, nous examinerons ce qu'elle apporte en matière d'analyse de la communication en illustrant le propos par le cas d'une communication à intention pédagogique ou formative.

1.1. La distinction à son origine.

Dans la présentation des « axiomes de la communication », tels qu'ils sont formulés dans le « manifeste de Palo Alto », WATZLAWICK, BEAVIN et JACKSON (1967) font explicitement référence à un des ouvrages de BATESON et RUESCH (1951),

au sein duquel ces auteurs introduisent la distinction entre le niveau « indice » et le niveau « ordre ». Selon l'habitude de Bateson, un exemple vient illustrer ce point :

« Soit A, B, C une chaîne linéaire de neurones. L'excitation du neurone B est à la fois un « indice » que le neurone A a été excité, et un « ordre » d'excitation pour le neurone C. » (cité par WATZLAWICK et al.:49)

Les informaticiens connaissent également les pôles de cette distinction, les nommant quant à eux « données » et « instructions ». Ces instructions, qui sont donc

« une information sur de l'information », « appartiennent à un type logique plus complexe que les données ; c'est une méta-information, puisque ce sont les informations sur une information. »(:50).

Transposée à la communication humaine, cette distinction mettra en évidence le fait qu'un message, dans son aspect « indice », véhiculera de l'information. Ce sera le contenu informatif du message. Dans son aspect « ordre », le message indiquera comment il doit être entendu ; ce qui est une manière de qualifier la relation entre les partenaires. On retrouve ici l'expression désormais célèbre : *« C'est ainsi que je me vois... C'est ainsi que je vous vois... C'est ainsi que je vous vois me voir... »* (:49)

Cette citation met en exergue une aptitude particulière en matière de communication, à savoir la capacité à communiquer sur la manière dont les informations sont échangées, bref sur le type de relation qu'entretiennent dans leur échange les interlocuteurs. On reconnaît ici la compétence particulière qu'est la

métacommunication. Ce qui amène les auteurs à formuler ainsi leur axiome : *« Toute communication présente deux aspects : le contenu et la relation tels que le second englobe le premier et par suite est une métacommunication. »* (:52)

Ainsi, l'analyse pragmatique de la communication humaine a mis en évidence ce fait que des sujets inscrits dans une situation de communication s'échangent non seulement des informations mais négocient également, plus ou moins consciemment, plus ou moins efficacement, leurs positions respectives au sein de cette relation. Chacun, dans cette situation, offre ainsi à l'autre une définition de leurs relations ou, pour être plus précis encore, une définition de soi dans la relation, ainsi qu'une définition d'autrui. (Voir WATZLAWICK et al. : 82-88) Ainsi que le remarquent nos auteurs :

« ...indépendamment du pur et simple échange d'information, l'homme a besoin de communiquer avec autrui pour parvenir à la conscience de lui-même. » (:84)

Dans le souci qui est le leur d'étudier les « pathologies de la communication », les auteurs signalent que cette définition peut être, soit « confirmée », soit « rejetée », soit encore « déniée ».

Notons encore que selon cette approche, une pathologie fréquente en matière de communication consiste à traiter au niveau du contenu une divergence qui porte en fait au niveau de la relation. De cette manière, l'incompréhension ne peut être que grandissante. Pour en sortir, il y aura lieu de nommer la divergence comme se situant au niveau relationnel, ce qui a généralement pour effet de débloquent la situation. Ce « déblocage » a donc bien lieu

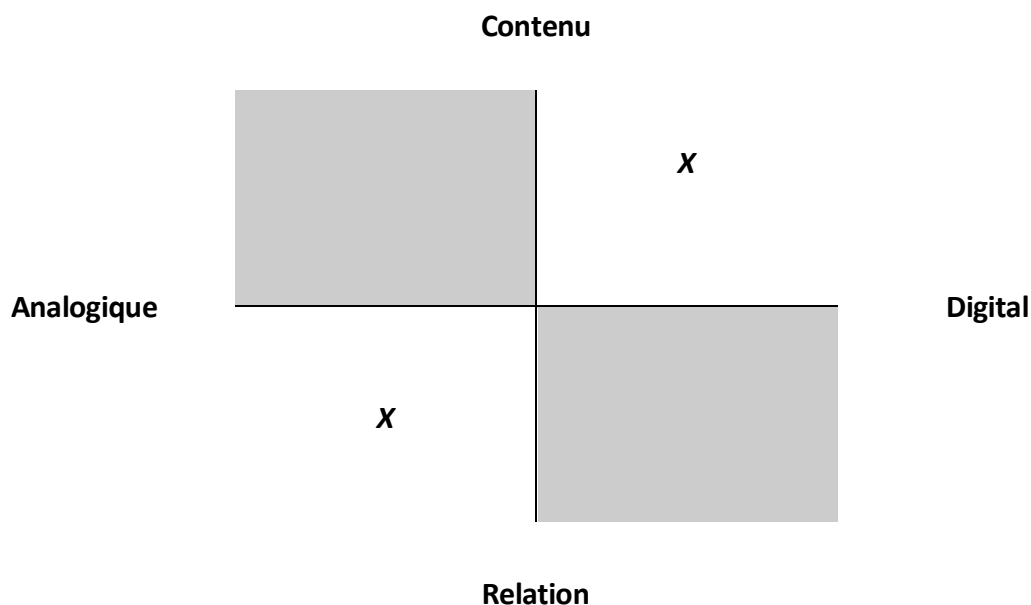
lorsque les protagonistes se montrent capables de communiquer, non plus sur le contenu de leur échange, mais sur la manière dont cet échange se passe, sur les images qu'ils s'offrent l'un de l'autre habituellement en communiquant. Tel est bien ce qu'il faut entendre par la métacommunication.

1.2. Des rapprochements Digital-Analogique.

Reportons-nous brièvement à la distinction entre les modes « digital » et « analogique » que nous étudierons de façon plus approfondie ci-dessous. Contentons-nous ici de rappeler que dans le modèle digital, la communication se distingue par le caractère arbitraire des signes utilisés, qui sont autant d'unités

discrètes ; tandis que dans le mode analogique, la communication se distingue par l'usage de signes présentant des liens de similitude avec ce à quoi ils se réfèrent. L'archétype d'une communication ayant lieu sur le mode digital est le langage verbal tandis que le mode analogique sera davantage exemplifié par l'intonation, la gestuelle, l'attitude corporelle, accompagnant cet échange verbal.

Si l'on rapproche alors cette distinction Digital-Analogique de la distinction Contenu-Relation, on verra qu'étant données les caractéristiques respectives de ces deux pôles, le mode digital est davantage à même de porter l'aspect contenu, tandis que le mode analogique est davantage à même de porter l'aspect relation.



1.3. La caractère dialectique de la distinction.

Ainsi conçue, cette distinction très générale entre contenu et relation fait écho manifestement les distinctions issues de la

pragmatique linguistique. A titre d'exemple : Récit et Discours (BENEVENISTE, 1966) Énoncé et Énonciation (DUCROT, 1980) ou la théorie des Actes de Langage (SEARLE, 1972)

Mais on n'insistera jamais trop sur le caractère essentiellement dialectique de cette distinction. Elle met en relief la nature fondamentalement double de toute situation de communication, un aspect étant indissolublement lié à l'autre. Ce qui bien sûr ne signifie pas que la distinction entre ces deux aspects ne soit pas possible, que du contraire. L'usage de cette distinction en vue de l'analyse des situations de communication montre bien qu'une part des pathologies de communication tient en la « difficulté » des « patients » à discerner ces deux aspects. Comme le précisent les auteurs : « *il semble en fait que plus une relation est spontanée et « saine », et plus l'aspect « relation » de la communication passe à l'arrière plan. Inversement, des relations « malades » se caractérisent par un débat incessant sur la nature de la relation, et le « contenu » de la communication finit par perdre toute importance* » (:50)

1.4. La distinction et ses applications : l'exemple pédagogique

Cette distinction « Contenu/Relation » présente un caractère très général et s'applique donc à toute situation de communication. Si elle trouve des applications particulièrement intéressantes dans le cas de « pathologies » de la communication, elle peut également s'avérer particulièrement utile lorsqu'elle est appliquée à l'étude des situations de communication à intention formative. De façon schématique, l'aspect « contenu » renverrait ici au programme de cours par exemple, au syllabus, à la liste des concepts à transmettre, tandis que l'aspect « relation » renverrait quant lui au style pédagogique, aux méthodes utilisées, au dispositif et au contexte pédagogiques, par exemple.

Ainsi, la définition des contenus d'une formation n'est pas sans liens avec la dimension méthodologique. On peut sans doute faire l'hypothèse qu'une formation décrite en termes de contenus implique plus immédiatement une « pédagogie de la transmission » et une « évaluation de la restitution », tandis qu'une formation décrite en termes de d'objectifs, ou d'habiletés à acquérir par exemple, implique plus immédiatement une « pédagogie de la participation » et un mode d'évaluation basé sur une production personnelle de l'apprenant.

Il est un autre usage encore du concept, en ce qu'il est directement lié à la métacommunication. En effet, et c'est particulièrement le cas dans des formations s'adressant à des adultes, le formateur peut rarement établir avec les formés une relation dans laquelle il détient seul le savoir à transmettre. Sans nier toutefois le fait que le formateur dispose effectivement d'une expertise que les participants viennent précisément chercher à la formation, il est néanmoins possible de communiquer sur la relation formateur/participants, tant au début de la formation - ce que certains nomment la négociation du « contrat pédagogique » - qu'au cours de sa réalisation, par des évaluations intermédiaires par exemple.

2 DIGITAL - ANALOGIQUE

Dans un premier temps, nous allons d'abord présenter la notion, son origine, ce dont elle prétend rendre compte, son champ d'application. Nous verrons ensuite quelques-unes des discussions auxquelles cette distinction a donné lieu. Nous examinerons enfin en quoi elle est d'une

utilité particulière, quant aux questions que nous traitons ici.

2.1. Des petites touches

Sans pour cela vouloir reconstruire la distinction, relevons-en les composantes pertinentes pour notre propos, en nous appuyant pour cela sur les auteurs « autorisés ».

Tentons de schématiser, par petites touches, les critères qui fondent la distinction.

« (...) la communication digitale repose sur l'existence d'un certain nombre de signes purement conventionnels (...) »
Ainsi, dans le langage. *« Un nom n'a, en général, qu'un rapport purement conventionnel et arbitraire avec la classe qu'il nomme. Le signe « 5 » n'est que le nom d'une grandeur » (...)*
« Dans la communication analogique, en revanche, on utilise des grandeurs réelles qui correspondent à des grandeurs au niveau de l'objet du discours. » (BATESON 1972b :127).

2.1.1. Le langage verbal, souvent présenté comme un archétype du monde digital, se caractérise notamment par une syntaxe et des marqueurs logiques tels la négation, "si... alors", « comme si... », ainsi qu'une sémantique qui tend à l'univocité.

A l'inverse, le mode analogique se caractérise par une « sémantique » imprécise et par l'absence de moyens permettant des opérations logiques, telles que formulées à propos du verbal.

2.1.2.

« Notons que les systèmes digitaux ressemblent plutôt aux systèmes qui contiennent des nombres, tandis que

les systèmes analogiques semblent être plus dépendants de quantités. Il y a discontinuité entre un nombre et son suivant, de même dans les systèmes digitaux, il y a discontinuité entre « une réaction » et « pas de réaction » : c'est la discontinuité entre « oui » et « non ». (BATESON 1979:118)

2.1.3. Citant RUESCH et KEES (1961:8) Veron, dans un article que nous examinerons plus loin, formule ainsi la distinction :

« (...) la codification analogique, crée une série de symboles qui sont, par leurs propositions et leurs relations, similaires à la chose, à l'idée ou à l'événement qu'ils représentent »
« (...) la codification digitale (...) gère des éléments discrets séparés par des intervalles. Les deux exemples les plus caractéristiques de codification digitale sont le système numérique et l'alphabet phonétique ». (VERON 1970:55)

2.1.4. Enfin, comme nous l'avons déjà signalé en présentant la distinction contenu/relation, le caractère de similarité que présente le mode analogique le rend particulièrement à même de qualifier la relation. A titre d'exemple, les travaux de FONAGY (1983) montrent bien comment la voix, dans ses modulations, ses inflexions... peut figurer la relation entre le « locuteur » et le « récepteur » ; récepteur qui ne peut « comprendre » le modèle d'interaction proposé que par une « reprise intérieure », une identification au partenaire de cette interaction, identification ayant lieu de façon dominante, au niveau inconscient. Corollairement, le digital sera davantage marqué par la distinction.

2.1.5. On pourrait alors donner une

définition digitale de la distinction.

- Le mode digital se caractérise par le côté arbitraire, conventionnel, discontinu... des signes utilisés ;
- le mode analogique se distingue par le caractère de ressemblance, de similarité, de nécessité... des signes utilisés.

Mais la présentation de cette distinction pourrait également se faire de manière analogique, en insistant sur les conditions d'usage ou en associant des images aux deux termes de la distinction. Ainsi en est-il par exemple d'une des formules dont Bateson a le secret. Le mot « grand » n'est pas plus grand que le mot « petit » (BATESON 1972b : 127). Ou encore de « l'ostension de crocs » pouvant être « entendu » par l'autre canidé soit comme une menace, c'est-à-dire comme la préfiguration d'une interaction sur le mode du combat soit comme l'indice d'un mode d'interaction qu'il lui est possible de refuser/nier, en proposant à son tour un autre mode d'interaction (Voir BATESON 1972b :181).

Cette dernière illustration permet de souligner une dimension qui contribue à

l'élaboration de la distinction. L'analogique est davantage ambigu tandis que le digital se veut univoque.

2.1.6. Le succès de la distinction digitale/analogique est manifestement lié, quant à son origine, à l'avènement des machines traitant de l'information et aux différentes réflexions qu'elles ont suscitées et tout particulièrement la théorie mathématique de l'information (1 bit = binary digit). Le préjugé favorable dont dispose le mode digital n'est sans doute pas étranger à l'aura de scientificité dont son origine le fait bénéficier.

Et le « projet de Bateson » (WITTEZAELE, GARCIA, 1992) a été, suites aux fameuses conférences de la *Macy Foundation*, d'utiliser ces distinctions conceptuelles, issues d'une réflexion sur les machines à traitement de l'information, pour conceptualiser des faits d'observation et des analyses menées sur base de recherches anthropologiques.

Schématisons alors ce que nous avons avancé, jusqu'à présent, au sujet de cette distinction.

MODE ANALOGIQUE DE COMMUNICATION	MODE DIGITAL DE COMMUNICATION
« chosiforme » (similarité)	arbitraire (conventionnel)
non verbal	verbal
continu	discret
pas de syntaxe (ex. : pas de négation)	Syntaxe logique (négation, conjonction, alternative...)
qualifie la relation	échange d'informations sur les états du monde
ambigu	tend à l'univocité
quantité	nombre
...	...

2.2. Implications thérapeutiques.

Dans le cadre de sa préoccupation, celle de la psychothérapie, Watzlawick a abondamment utilisé la distinction que nous examinons, afin de rendre compte, tant de situation de pathologie de la communication que des modalités possibles d'intervention pour le thérapeute. C'est tout particulièrement le cas dans son ouvrage : Le langage du changement. (1980)

Il montre d'emblée que ces deux modes sont en fait deux langages :

« l'un (...) est objectif, définitionnel, cérébral, logique, analytique (...). L'autre (...) résiste bien plus à la définition parce qu'il n'est pas le langage de la définition. On pourrait alors lui donner le nom de langage des figures, des métaphores, du pars pro toto (...) » (WATZLAWICK, 1980:22)

Dans la suite de son raisonnement, il affirme :

« Le fait qu'il existe donc deux langages suggère très fortement qu'ils doivent servir à exprimer deux images du monde très différentes puisque le langage, comme on le sait, ne reflète pas tant la réalité qu'il ne la crée » (WATZLAWICK, 1980 :24).

Poursuivant sa démonstration, il met en rapport la distinction étudiée avec la désormais connue spécialisation hémisphérique du fonctionnement cérébral. L'hémisphère gauche est tenu pour celui de l'analyse, du langage, du calcul ; l'hémisphère droit est tenu pour celui de

« la perception holistique des relations, des modèles, des configurations et des structures complexes » (WATZLAWICK, 1980 : 31)

On ne s'étonnera pas de voir l'auteur mettre la distinction qu'il discute en relation avec des caractéristiques du fonctionnement psychique que sont la

condensation et le *déplacement*. Il n'est pas non plus étonnant qu'il les associe à des questions philosophiques liées au rapport au monde. Un rapport de distinction, de séparation, de maîtrise... est mis en lien avec le digital tandis qu'un rapport d'identité, d'appartenance, d'immersion dans l'immédiateté de la perception est mis en lien avec l'analogique.

On sait que dans « Le Mot d'Esprit et son Rapport avec l'Inconscient », Freud relève, dans les jeux de mots, les lapsus... des procédés à l'œuvre dans le travail du rêve et à ce titre révélateurs de l'inconscient du sujet. On mesurera donc l'ironie de Watzlawick qui note à ce propos :

« Aussi semble-t-il étrange que Freud (...) ne conçoive le mot d'esprit que comme une « voie à sens unique » qui mène de l'Inconscient au Conscient et qu'il n'en tire pas la conclusion - qui pourtant coule de source - qu'on peut utiliser le mot d'esprit en sens inverse, c'est-à-dire comme instrument de communication avec l'Inconscient » (WATZLAWICK, 1980:62).

Dans le souci psychothérapeutique qui est le sien, l'auteur examine ce qu'il nomme les structures linguistiques de l'hémisphère droit (condensation, figuration, extraits de séances d'hypnose de Erickson, les jeux de mots...) et ce qu'il nomme « le blocage de l'hémisphère droit » (référence au *koan* zen, ou d'autres techniques propres à la thérapie « systémique », recadrage, paradoxe et autre usage de la résistance du patient).

2.3. Questions de traduction.

Les caractéristiques que nous venons de décrire ne peuvent manquer d'appeler

une question, celle de la traduction d'un mode dans un autre. Introduisant cette question dans : « Une logique de la Communication » Watzlawick, Beavin et Jackson racontent l'anecdote suivante :

« (...) Un Européen qui vit à Pékin (...) reçoit des leçons d'écriture d'un professeur chinois : celui-ci lui demande de traduire une phrase composée de trois idéogrammes ; le héros les déchiffre correctement, « rondeur », « être assis », « eau ». Il s'efforce de combiner ces concepts en une assertion (nous dirions de traduire en langage digital) et il décide que cela signifie « quelqu'un prend un bain de siège » au grand dédain du distingué professeur car cette phrase est une manière particulièrement poétique de parler d'un coucher de soleil sur la mer » (WATZLAWICK, BEAVIN, JACKSON, 1967:97).

Le traducteur doit insérer, dans le matériel analogique qui n'en comporte pas, des éléments syntaxiques caractérisant le mode digital. Le matériel analogique se prête donc à des interprétations diverses, voire incompatibles. On se souviendra aussi que si l'analogique convient particulièrement à qualifier la relation, le digital est plutôt impropre à cet aspect.

Les valeurs de vérité, propres au digital, ne sont pas convertibles en mode analogique tout comme la négation (« *je ne t'attaquerai pas...* »).

On peut encore le formuler autrement. Voyons ce qu'en disent Bateson et Jackson (cités par VERON, 1970:62)

« Trois caractéristiques du matériel analogique concourent à rendre difficile la transformation en mots ;

ces caractéristiques ne doivent pas être considérées isolément, parce que les difficultés de traduction résultent de leur combinaison. D'abord, le matériel analogique contient des grandeurs réelles (et donc toujours positives), ensuite le matériel analogique ne contient pas de signe négatif simple, c'est-à-dire pas de mot pour « ne pas » et enfin le matériel analogique ne contient pas de signes morphémiques. Il n'y a pas d'analogie de "comme si" ou « peut-être », pas de différenciation entre « et » et « ou » et en somme aucun signe dans la communication analogique ne permet de classer un message conformément à son type logique » (BATESON et JACKSON, 1964:279).

Notons tout de même que la traduction n'est envisagée ici que dans le seul sens : analogique - digital et non pas l'inverse...

Venons-en donc à cette référence à Jung (Watzlawick est au départ psychanalyste jungien) et aux « deux sens » de la traduction.

« A travers toute son œuvre, C.G. Jung montre que le symbole est présent là où ce que nous appellerions «digitalisation» n'est pas encore possible. Mais nous croyons que la symbolisation se produit également là où la digitalisation n'est plus possible. » (WATZLAWICK, BEAVIN, JACKSON, 1967:104).

Nombre des exemples mentionnés par les auteurs sont, bien sûr, de l'ordre de la pathologie de la communication. Il resterait donc à approfondir les difficultés de traduction pertinentes pour d'autres contextes tout comme les stratégies proposées dans « Le Langage du

Changement » : le « blocage du cerveau gauche » et « le développement du cerveau droit ».

2.4. Un mixte Analogique/Digital

Il conviendrait d'accorder une attention particulière à toutes les situations où se trouvent associées des composantes digitales et analogiques comme ce peut être le cas de graphes, dessins ou autres schémas. On peut y voir la recherche d'une alliance entre ces deux modes. Un savant dosage particulier caractérise sans doute chacune de ces formes. Une « typologie » pourrait alors être proposée.

Notons ici une intéressante remarque de Veron qui montre qu'un message analogique peut véhiculer non seulement l'image d'un objet particulier mais bien un concept, c.à.d. ici une classe de choses.

« Prenons par exemple la sorte particulière de règles stylistiques qui caractérisent les dessins qu'on trouve généralement dans les dictionnaires et encyclopédies : ces messages analogiques peuvent en fait transmettre la notion d'une classe de choses ; ils sont parvenus à éliminer dans une très large mesure la qualité correspondant à la présentation d'un exemple (...) » (VERON 1970 : 63)

Ces cas d'association, dans un même message, d'aspects analogiques et digitaux, méritent attention.

2.5. Controverses.

Aussi séduisante qu'elle puisse paraître, la distinction digital/analogique a cependant fait l'objet de diverses critiques. On connaît par exemple celle d'Umberto Eco dans « Pour une reformulation du concept de signe iconique » (ECO 1978), lorsqu'il s'en prend aux associations qui sont faites avec d'autres distinctions : arbitraire vs motivé et conventionnel vs naturel. Mais c'est également le cas d'Eliseo Veron dans son article « L'analogique et le continu ». Veron s'en prend aux usages trop rapides de cette distinction qui tendrait à assimiler sans autre nuance communication analogique et communication non-verbale, ainsi que le font précisément les Watzlawick, Beavin et Jackson de la Logique de la Communication.

Nous pourrions discuter point par point les arguments avancés par Veron. Ainsi pour lui par exemple, la similarité du signe iconique avec l'objet représenté est remise en cause, dès lors qu'on observe une image télévisée agrandie et perçue alors comme un ensemble de points, une image digitalisée en quelque sorte. Or, il va sans dire que si l'objet lui-même était agrandi jusqu'à ce que sa structure atomique apparaisse par exemple, il perdrait lui-même toute ressemblance avec l'objet connu, étant donné les spécificités de l'appareil perceptuel humain. La dimension perceptuelle de l'objet joue ici tant pour l'objet lui-même que pour sa représentation iconique. De plus, c'est oublier le fait que même si une image peut se décomposer en un nombre finis de points, l'image, comme totalité est plus que la somme de ces points : elle est en quelque sorte une qualité émergente qui transcende la numérisation.

Enfin, l'image en tant qu'elle est

numérisée est en fait imperceptible, « impropre à la consommation humaine » pourrait-on dire. On ne se débarrasse pas aussi rapidement de l'analogique.

Restons-en là pour les réponses aux critiques de Veron et poursuivons l'examen de son article. Les difficultés repérées par Veron ne tiendraient-elles pas à la mésinterprétation qu'introduit l'expression de Bateson lui-même lorsqu'il parle de l'analogique et du digital comme de deux codages différents ? Le terme de code, entendu comme supposant des éléments simples et des règles de combinaison est impropre à l'analogique comme dans l'exemple que Veron cite lui-même « *si je vois un individu crier, rougir et gesticuler, je ne peux pas me contenter de dire que cette séquence comportementale « représente sa colère », indubitablement, elle est sa colère, pour toute personne recevant le message* » (VERON 1970:67).

3. CONTENU - RELATION & DIGITAL - ANALOGIQUE

3.1. Les rapports hiérarchiques du Digital et le l'Analogique.

Dans son exposé sur l'étude de la communication chez les cétacés, Bateson annonce son intention d'examiner la distinction digital/analo-gique en regard de la théorie des types logiques de Whitehead et Russell, alors qu'ils n'avaient

« prévu d'appliquer ces prémisses qu'à l'étude de la communication digitale. On peut se demander jusqu'à quel point elles [les prémisses inspirées des types logiques] sont applicables à la communication analogique » (BATESON

1972b :118-119).

Dans la suite de son exposé, il montre que la spécificité de la communication chez les mammifères porte en premier lieu sur la relation (« *lorsque votre chat vous demande à manger... [il fera] les mouvements et les sons qu'adresse toujours un chaton à sa mère. Et ici encore, si nous devons traduire ce message en mots (...), nous pourrions dire qu'il crie : « dépendance, dépendance !* » (BATESON 1972b :120)

Appliquant alors les conceptions de Whitehead et Russell à ces questions, il dira :

« le fait exceptionnel - la grande nouveauté - qui a caractérisé la formation et l'évolution du langage humain n'a pas été l'abstraction ou la généralisation mais la découverte du moyen de parler, de manière spécifique, d'autre chose que de relations ». (BATESON 1972b :121).

Ce qui revient à montrer que le mode digital a, entre autres spécificités, celle de permettre de parler sur l'analogique. Ainsi, le digital appartient bien à un type logique supérieur à l'analogique.

Rapprochons ce constat de celui qui s'impose à l'étude de la distinction contenu/relation.

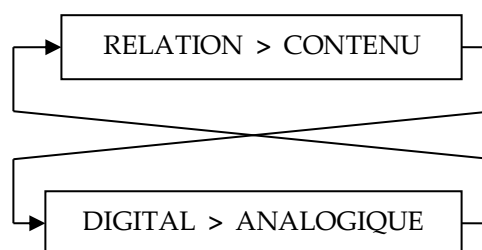
De par son mode mimétique, l'analogique est mieux à même de « porter » le relationnel ; corollairement le digital sera mieux à même de porter le contenu.

Dans l'histoire de l'espèce humaine, l'apparition du langage, loin de faire disparaître les modes kinésiques et paralinguistiques, les a vus au contraire se développer.

µlci, la dimension relationnelle de la

communication, portée donc par l'analogique, revient en fait à définir le cadre, le contexte relationnel au sein duquel la dimension du contenu portée par le digital doit être comprise. La conséquence en est que, selon cette présentation, l'analogique se situerait à un niveau logique supérieur au digital !

Faut-il dès lors concevoir qu'il y a une erreur dans le raisonnement ou bien admettre le paradoxe des hiérarchies entrecroisées, caractéristiques de la logique paradoxale du vivant !



Un schéma inspiré de ceux que l'on retrouve dans la mouvance du « paradoxe de l'auto » : à méditer... (Voir BAREL, 1979)

3.2. Synthèse et conclusion

Au terme de cet examen, nous pourrions dire ceci : à leur origine, les distinctions Digital/Analogique et Contenu/Relation entendent rendre compte des modes de traitement de l'information de certaines machines, les unes utilisant des données numériques, discontinues, sous le régime du tout ou rien ; les autres des données « semblables » à ce qu'elles évaluent et présentant un caractère continu. Les unes consistant en des « informations », en données, les autres en instructions portant sur la manière de traiter ces informations.

Cette synthèse lapidaire permet de rappeler la filiation de ces concepts avec une conception de l'information, telle qu'elle est entendue dans le modèle de Shannon, à savoir la plus petite unité signifiante au sein d'un message codé. Dans ce cas, l'information se trouve donc *dans* le message et elle peut être mesurée.

Rencontrant les cybernéticiens au sortir de la seconde guerre mondiale, Bateson a donc l'intuition que les concepts inventés par cette science émergente vont lui permettre d'encadrer conceptuellement les observations anthropologiques issues de ses propres recherches. S'efforçant d'appliquer ces distinctions aux êtres humains et aux animaux, il va non seulement rendre compte des situations de communication comme on ne l'avait pas encore fait jusqu'alors, mais il va aussi travailler les limites de cette transposition, ce qui l'amène notamment à interroger la notion même d'information. On connaît sa formule : « *une information, c'est une différence qui produit une différence* ». ⁽¹⁾ Mais il s'agit de bien en prendre la mesure.

Dans une telle conception, l'information ne réside pas *dans* le message, mais elle est le fait de « *l'esprit* » ⁽²⁾ qui est à même de la percevoir –autant que de la construire.

Ce qui nous conduit face à des questions épistémologiques abyssales.

Gérard Pirotton ■

« *Tout à coup, un doute m'assaille. Et si rien de tout cela n'existait ? Et si tout ce que je croyais percevoir jusqu'ici n'était que le pur produit de mon imagination ? Dans ce cas, j'aurais payé ma moquette beaucoup trop chère !* ».

Woody Allen

⁽¹⁾ Voir pour un développement de cette idée : Forme, substance et différence. *in*: Vers une écologie de l'esprit. Tome 2 pages 205-222.

⁽²⁾ *mind*, en anglais. Voir : BATESON Gregory et Mary-Catherine, La peur des Anges, 1987. (1989, pour la traduction française)

Références Bibliographiques

BATESON Gregory et RUESCH Jurgen :
1951 Communication: The Social Matrix of Psychiatry. Trad. Franç.
Communication et Société. Ed Seuil, 1988

BATESON Gregory and JACKSON Don:
1964 Some varieties of pathogenic organisation. Discorders of communication, 42 : 270-290

BATESON Gregory:
1972a Steps to Ecology of Mind. (I) Trad. Franç. Vers une écologie de l'esprit. Tome I, Seuil, Paris, 1977. 1972b Steps to Ecology of Mind. (II) Trad. Franç. Vers une écologie de l'esprit. Tome II, Seuil, Paris, 1980.
1979 Mind and Nature. A Necessary Unity. Trad. Franç. La nature et la pensée. Paris, 1984

BATESON Gregory, BATESON Mary-Catherine:
1987 Angels Fear. Towards Epistemology of the Sacred. Trad. Franç. La peur des anges. Vers une épistémologie du sacré, Paris, 1989

BAREL Yves
1979 Le Paradoxe et le Système, Presses Universitaires de Grenoble

BENEVENISTE Émile :
1966 Problèmes de linguistique générale. Ed. nrf, Gallimard, Paris

DUCROT Oswald:
1980 Les mots du discours. de Minuit, Paris.

ECO Umberto :
1978 Pour une Reformulation du Concept de Signe Iconique in Communications, n. 29 , Seuil, Paris

FONAGY
1983 De Vive Voix, Ed. Payot, Paris

RUESCH, J. et KEES, W.
1961 Non verbal communication. Notes on the visual Perception of human relations. Berkeley and Los Angeles University of California Press

SEARLE John:
1969 Speech Acts. An Essay in the Philosophy of Language. Trad. Franç. Les actes de Langage, Ed. Hermann, Paris, 1972.

VERON Éliseo
1970 L'Analogique et le Continu (Note sur les codes non digitaux). In Communications, n. 15 Ed. Seuil, Paris

WATZLAVICK Paul, J. Helmick BEAVIN, J Don J. JACKSON:
1967 Pragmatics of Human Communication. A study of interactional Patterns, Pathologies and Paradoxes. Trad. Franç. Une logique de la Communication. Seuil, 1972 (Coll Points, 1979 No 102)

WATZLAWICK Paul
1980 Le langage du changement Éléments de communication thérapeutique. Traduit de l'américain. Seuil (Réédition Coll. Points 1986)

WITTEZAELE Jean-Jacques, GARCIA Teresa :
1992 A la recherche de l'école de Palo Alto, Seuil, La Couleur des Idées, Paris.